

Jean-Baptiste Cadot et la légende du drapeau fantôme

Louis Lefebvre

Volume 38, numéro 5 (227), octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, L. (1996). Jean-Baptiste Cadot et la légende du drapeau fantôme. *Liberté*, 38(5), 66–73.

EN TOUTE LIBERTÉ

LOUIS LEFEBVRE

JEAN-BAPTISTE CADOT ET LA LÉGENDE DU DRAPEAU FANTÔME

Les personnages historiques qui passent à la fiction subissent parfois d'étranges transformations. Au Québec (et pas seulement une fois, mais deux, une au XIX^e siècle et une autre tout récemment), un mythe de la « survivance française » s'est créé autour d'un personnage dont la vie fut à l'opposé de sa légende. Il s'agit de Jean-Baptiste Cadot, qui a fait son entrée en littérature dans la *Légende d'un peuple* de Louis Fréchette¹, et qui réapparaît 100 ans plus tard dans le roman de Claude Beausoleil, *Fort Sauvage*².

Dans son poème intitulé « Le drapeau fantôme », Fréchette brode autour d'un fait qui, dit-il, « bien que n'étant pas consigné dans notre histoire, est suffisamment accrédité parmi notre population pour qu'on puisse le considérer comme authentique³ ». Au moment de la Conquête, Jean-Baptiste Cadot, commandant du poste français au Sault-Sainte-Marie, aurait, d'après cette tradition, refusé de se rendre aux militaires anglais et d'amener le drapeau de la France. Il aurait repoussé une

1. Paris, 1888.

2. L'Hexagone, Montréal, 1994.

3. *La Légende d'un peuple*, op. cit., note 32.

attaque anglaise, puis un siège, et survécu pendant vingt ans, muré dans un fort, laissant fièrement flotter son drapeau français. Un matin, les Indiens de la région s'étonnent de ne pas voir le drapeau à sa hampe ; ils entrent dans le fort et trouvent Cadot mort, enveloppé dans son drapeau. Dans *Fort Sauvage*, Claude Beausoleil reprend essentiellement la même histoire, en y ajoutant le personnage de la mère française de Cadot, qui lui transmet l'amour de la langue et du Vieux Pays.

Claude Beausoleil m'a dit s'être inspiré directement de Fréchette, qui, lui, tire son anecdote d'une tradition « accréditée dans notre population ». Ce qui est étonnant dans cette tradition, c'est qu'elle est à l'opposé de ce que toutes les sources historiques disent de Cadot. Loin d'être un pur enfant de la France, le « vrai » Jean-Baptiste Cadot est le petit-fils d'une Huronne, l'époux d'une Ojibwé et l'ancêtre d'une famille de traiteurs de fourrure métis. Loin d'être un obstacle militaire aux conquérants anglais, il aurait au contraire persuadé les guerriers Ojibwés de la tribu de sa femme de ne pas se joindre à la rébellion anti-britannique de Pontiac. Loin d'être un nostalgique de la France, Cadot s'est associé dès les lendemains de la Conquête avec les traiteurs américains et britanniques qui furent à l'origine de la Compagnie du Nord-Ouest, fleuron du capital anglo-écossais de Montréal. Cadot a si bien passé sa vie parmi les traiteurs américains, anglais et écossais que son nom a été déformé par la prononciation anglaise : de « Cadau », comme l'écrivaient son grand-père et ses oncles, il est devenu « Cadotte », forme que le nom a gardée de nos jours et que les descendants métis de Cadot portaient dès les années 1780. Voici quelques citations qui renforcent l'image d'un Cadot pro-anglais : Alexander Henry, son grand ami et associé : « ... he was not only my friend, but a friend to the English. It was by him that the Chippewa

of Lake Superior were prevented from joining Pontiac⁴ » ; Benjamin Sulte : « Cadot abominant les Anglais ! Il n'a pas eu de meilleurs amis, leur a été secourable en tout temps et a fait sa fortune avec eux⁵ » ; David Armour, dans un article biographique qui situe bien Cadot à l'opposé de son mythe : « ...that vigilant friend of the English, in March 1767 he showed that his reputation was deserved when he persuaded the Indians at the Sault to exchange their French flag for a British one » ; ou encore « one of the two most faithful men among the French⁶ ».

Dans le détail, que disent les sources historiques sur le « vrai » Cadot ? Métis huron par sa grand-mère paternelle Catherine Annennontak, Jean-Baptiste Cadot marie en 1756 une Ojibwé du Sault, Anastasie Nipissing, de qui il a deux fils, qui ont joué un rôle important dans la traite des fourrures. Sous le régime français, Cadot est responsable du poste de traite du Sault-Sainte-Marie et interprète des Sieurs de Bonne de Miselle et Legardeur de Repentigny, à qui Paris a concédé le monopole pour la région. Après la Conquête, Cadot s'accommode rapidement de l'occupation du Sault par le 60^e régiment d'infanterie des *Royal Americans*. Il s'associe dès 1762 à Alexander Henry, un Américain établi par la suite à Montréal, et que Cadot et sa femme ont tiré en 1763 des griffes d'Indiens rebelles alliés à Pontiac. (L'anecdote vaut la peine d'être racontée : les alliés de Pontiac avaient organisé une partie de crosse à la porte du fort de

4. Alexander Henry, *Travels and Adventures in Canada and The Indian Territories*, G. N. Morang, Toronto, 1901.

5. *Bulletin de recherches historiques*, 1900, n° 6, p. 83-86.

6. David Armour, « Cadot (Cadotte), Jean-Baptiste », dans F. G. Halpenny et J. Hamelin (éditeurs), *Dictionary of Canadian Biography*, volume 5, University of Toronto Press, Toronto, 1983, p. 128-130.

Michilimakinak où se trouvait Henry ; pendant la partie, ils lancent la balle à l'intérieur du fort, puis courent la chercher comme si le jeu continuait, pour tout à coup sortir des fusils cachés et capturer le fort, Henry inclus, par surprise. Henry réussit à s'enfuir grâce à un ami Ojibwé, puis en se faisant passer pour un engagé canadien-français voyageant dans le canot d'Anastasie Nipissing.)

Dans les années qui suivent, Jean-Baptiste Cadot et Alexander Henry s'associent pour monter plusieurs expéditions de traite des fourrures. Ce sont les années où les Canadiens profitent pleinement de la fin du contrôle parisien sur les fourrures et montent toute une série d'expéditions indépendantes, jusqu'à la domination du secteur par les Anglo-Écossais après 1776. Cette même année, Jean-Baptiste Cadot est associé à un événement capital dans l'histoire de la traite : avec Alexander Henry, Peter Pond (un autre Américain) et les frères Frobisher, il met sur pied à Cumberland House la stratégie qui va jeter les bases de la Compagnie du Nord-Ouest (CNO) et tenir en échec la Compagnie de la baie d'Hudson (CBH) jusqu'à la fusion des deux compagnies en 1821 : contourner par le nord-ouest le bassin des rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson, fief de la CBH ; fonder des postes dans le bassin fluvial des grands lacs manitobains et ontariens et éventuellement de l'océan Arctique ; aller au-devant des trappeurs et intermédiaires indiens sur le terrain, au lieu de les attendre tranquillement au poste comme le faisaient les engagés orcadien de la CBH.

Montant de plus en plus loin vers le nord, les gens de la CNO, Peter Pond en tête, se retrouveront bientôt dans le bassin fluvial arctique et entendront parler d'une grande étendue d'eau salée à seulement 30 jours de portage : le mythique « passage du Nord-Ouest », sous forme de voie intérieure. Pond (semi-analphabète dont l'offre de service est écrite en français par un rédacteur

anonyme) trace en 1784-1785 trois cartes fantaisistes décrivant le chemin qu'il reste à faire avant de trouver le passage intérieur pour le Nord-Ouest : sur la carte qu'il envoie à l'impératrice de Russie, un passage collé sur l'Alaska et la Sibérie ; pour le président des États-Unis, un passage collé sur le territoire américain ; pour le roi d'Angleterre, un passage collé sur la baie d'Hudson. Alexander Henry, l'ami de Cadot, décrit alors dans des lettres à sir Joseph Banks, président de la Royal Society à Londres et ex-compagnon du capitaine Cook, le fabuleux commerce avec la Chine que ce passage rendra possible.

Vers la fin des années 1780, cependant, Cadot, Henry et Pond se retirent du Nord-Ouest et laissent des Américano-Écossais comme Alexander Mackenzie et Simon McTavish mener à terme les projets qu'ils avaient démarrés. Mackenzie se rend à l'océan Arctique (le 14 juillet 1789, très exactement, pendant qu'à Paris...) et traverse les Rocheuses, prouvant qu'il n'y a pas de passage intérieur, alors que McTavish fédère les traiteurs montréalais pour officialiser la CNO (le tombeau de Simon McTavish se voit encore aujourd'hui, muré de briques et anonyme, le long de l'escalier qui monte au mont Royal à la limite nord de la rue Peel). Cadot se replie sur le commerce des fourrures dans la région des Grands Lacs, Pond repart aux États-Unis et Henry devient marchand à Montréal, rue Saint-Urbain.

Deux des descendants de Cadot, Jean-Baptiste (fils) et Louis Cadotte ont eu des vies aussi mouvementées que celle de l'ancêtre et qui valent la peine d'être racontées. Fils aîné de Cadot, Jean-Baptiste Cadotte (fils) fut éduqué à Montréal au collège Saint-Raphaël par les Sulpiciens et est décrit en 1798 comme parlant le français, l'anglais, l'ojibwé... et le latin. Il se lance dans la traite des fourrures avec les 40 000 francs que lui a légués son

père, mort en 1803 ou vers 1812 (et non en 1784, comme le veut la légende du drapeau fantôme), après avoir abandonné ses affaires à ses fils en 1796. Après une première faillite de Cadotte, Alexander Henry accepte en secret, sans le révéler à Cadotte, de garantir les dettes de celui-ci auprès de son « bourgeois » (patron) à la CNO, Alexander Mackenzie. Cadotte monte alors une deuxième entreprise sous l'égide de la CNO et devient même en 1801 partenaire à part entière, et donc lui aussi « bourgeois », de la CNO, ce qui n'est pas un mince exploit pour un métis ojibwé à une époque où 14 des 15 partenaires de la compagnie sont des Anglo-Écossais.

Mais Jean-Baptiste se laisse un peu trop tenter par la réserve de rhum qui doit normalement servir au troc avec les fournisseurs indiens (Jean-Baptiste Perreault décrit dans ses Mémoires des scènes pathétiques où Cadotte est trop saoul pour construire ses quartiers d'hiver dans le Grand Nord ; Perreault lui donne un coup de main et l'empêche de mourir de froid). En 1801, les bourgeois de la CNO passent un règlement qui menace d'expulsion tout partenaire (ils ne nomment personne, mais...) qui abuserait de la bouteille, et comme par hasard, deux ans plus tard, Jean-Baptiste Cadotte est mis à la porte et sa part donnée à David Thompson, un ancien de la CBH. Les actes de la CNO qui décrivent cette expulsion témoignent d'un acharnement étonnant contre Cadotte : on y répète cinq fois, avec des qualificatifs comme *scandalous*, *unworthy*, *unfit*, les griefs contre lui. Les Cadotte se retirent alors au Sault-Sainte-Marie, du côté américain de la frontière nouvellement tracée (entre autres par Peter Pond, le vieux falsificateur de cartes...). Jean-Baptiste Cadotte, tout comme son frère Michel, continue à travailler dans le milieu de la fourrure (Jean-Baptiste aura une pension de la CNO

jusqu'en 1810 ; il mourra en 1818) et tous deux, comme leur père, épousent des Ojibwés.

Vers 1839, le peintre américain George Catlin expose en Europe les toiles qu'il a réalisées lors de ses voyages parmi les nations indiennes d'Amérique du Nord (l'histoire de la collection Catlin est un roman en soi, rachetée de la faillite en Europe après le départ de Catlin pour l'Amazonie, puis oubliée pendant des décennies dans une usine désaffectée à Pittsburgh et conservée aujourd'hui au Smithsonian Museum à Washington). Chez les Ojibwés du Sault-Sainte-Marie, un collègue de Catlin rencontre un charpentier métis qui maîtrise parfaitement le français, l'anglais et plusieurs langues indiennes : Louis Cadotte. Catlin engage Cadotte comme interprète, présentateur et « chef indien » pour sa tournée européenne (Catlin a monté un spectacle de tableaux vivants de la vie des Indiens pour accompagner ses expositions de peinture, l'ancêtre en quelque sorte du *Wild West Show* de Buffalo Bill). Le spectacle de Catlin fait fureur à Paris : Baudelaire et George Sand l'apprécient beaucoup et Delacroix exécute plusieurs dessins des Indiens accompagnant l'exposition. À Londres, après avoir rencontré la reine Victoria, Louis Cadotte courtise une jeune fille de la bonne société anglaise, qui décide de revenir avec lui au Sault-Sainte-Marie. La dame fait embarquer son piano sur le bateau qui la mènera à l'autre bout du monde (il n'y a pas qu'en Nouvelle-Zélande...). Mais, telle une héroïne d'opéra, la jeune femme meurt très vite dans son nouveau pays glacé, et Louis Cadotte termine sa vie en ermite, brisé par le chagrin.

Il y a dans cette saga des Cadot/Cadotte assez de détails pour remplir plusieurs romans historiques : le passage du Nord-Ouest, les dessins de Delacroix, l'Ojibwé parlant latin, le bourgeois alcoolique et déchu de la Compagnie du Nord-Ouest. Malheureusement, ces

détails sont tous contraires au mythe du drapeau fantôme. Bien sûr, tout travail littéraire, que ce soit celui de Louis Fréchette ou de Claude Beausoleil, est libre de transformer comme il le souhaite son point de départ historique. Ce qu'il y a d'étrange, c'est la transformation qu'a subie, dès le XIX^e siècle, la vie de Cadot dans l'imagination populaire (si l'on en croit la note de Fréchette), de même que le rôle que le drapeau fantôme joue encore de nos jours dans le mythe de la survivance française évoqué dans *Fort Sauvage*.

S'il rôde encore autour de nous, l'esprit de Jean-Baptiste Cadot doit bien s'amuser de cette histoire. Et ce qu'il reste de lui sous terre doit se retourner dans son drapeau, qui n'est pas celui qu'on pense...